

1576.

1. Entwurf einer pfälzischen Instruktion.¹⁾

Sept./Okt.

(Werbung bei Oranien und den Staaten von Holland und Seeland: niederländische Friedenshandlung; pfälzische Geldforderungen; Anerbieten für den Kriegsfall.)

„Comme ainsi soit que nostre bon dieu voulant secourir à son église tant oppressée et affligée par la tyrannie de ce dernier siècle ayt suscité monseigneur le prince électeur Palatin, qui de fait s'est déclaré envers icelle comme père et vray nourricier, et monseigneur son filz le duc Jehan Casimir etc., qui par deux fois a esté à ceulx de la religion réformée en France comme un aultre Josua: leur Exc. poulées de l'affection et zèle, qu'elles ont à l'accroissement de la gloire de dieu et au bien, repos et tranquillité de la républicque chrestienne, n'ont volu obmettre dépescher vers mons^r le prince d'Orenge et les estatz d'Hollande et Zélande N. N.

Premièrement pour les congratuler de ce que dieu leur fait à présent veoir et gouster la fruyct de leur constance et travail qu'ilz ont monsté et enduré durant ces troubles civiles, c'est que par là il a ouvert en parfin les yeulx aux estatz et aux villes du Pays-Bas de recognoistre à certes que les Espaignolz n'ont jamais eu aultre but ny visée sinon soubz le prétexte de raison et honneste, s'abusant du nom, autorité et du tiltre du roy, de piller, ravir et saccager ce bau Pays-Bas et de violer illecq tout droict divin et humain, et d'avoir donné aux susdicts estatz et quelques villes le ceur de courage de s'opposer à ceste rage, dont il y a espérance et apparence d'une bonne et heureuse issue et délivrance entière de ceste tyrannie barbare.

Secondement N. N. entendra à certes du dict s^r prince et des estatz, en quel estat proprement sont à présent leurs affaires; que ce n'est pas une curieusité qui les esmeut à cela, mais ung soign paternel et désir de continuer à les ayder fidèlement de tout bon conseil et aviz autant que sera en leur Exc^{es}.

Sept./Okt.

Et par ainsi en cas que les affaires sont [?] disposées qu'on puyse espérer en brief une bonne paix, N. N. les exhortera de ne la refuser pas, ains de l'embrasser et de monstrier par les effectz le propre de vrayz christiens, qui est d'estre pacifiques.

Et ce-néanmoins de ne viser point en cecy tant à leur bien, prouffict particulier qu'à la gloire de dieu, avancement de son église, bien et repos publicq, si comme ilz ont monsté avoir eu singulièrement regard, lors qu'ilz estoient pour traicter la paix à Bréda²⁾, dont ilz ont acquis devant dieu et le monde louange, et en quoy leur Exc^{es} les exhortent et prient de continuer et s'asseurer, que ce faisant le dieu vivant les aydera.

Doncques en cas qu'on entrera au traictement d'une paix, après qu'on aura arresté ce qui concerne la gloire de dieu, le bien et repos publique, N. N. remonstrera, de quelle affection, piété et compassion monseig^r le prince électeur leur a assisté,*) sans avoir eu regard à l'incommodité de ses affaires, comme eulx mesmes sçavent, que pourtant la raison, honnesteté et vraye gratitude, laquelle mesmes envers les payens a esté en tout temps en singulière recommandation et observation, les doibt aussi émouvoir de rembourzer fidèlement à leur Exc.^{es}, voire devant tout aultre payement³⁾.

Et d'autant que la somme n'est pas petite, le remboursement de laquelle seroit peult-estre trop grief à ceulx de Hollande et Zélande, lesquelz ont sçait estre assez dénuéz de moyens à cause de la longueur de la guerre, laquelle ilz ont endurée, si N. N. apperchoit à certes, que ceulx de Hollande et Zélande, pour le secours desquelz directement ces deniers ont esté prestez, ne seroyent bastans de les rendre, il fera deue et diligente instance et poursuyte que les estatz du Pays-Bas et se chargent pour la dicte somme et promectent de la payer.

Mais aussi en cas qu'il voit qu'il n'y a moyen que cela se face promptement par faulte d'argent contant, N. N. sollicitera que le payement se face par sel ou semblable marchandises dont on pourra promptement faire argent contant; à tout le moins que les susdicts estatz promectent sous bonne et suffisante caution de payer en certain temps préfix et le plus brief qu'il sera possible de nommer;

*) Am Rand: „Hie wert N. N. gefast sein mit behorliche extracten des gelts, so ire chur- und furstliche gnaden dem prinzen, graff Ludwig und den staten von Holland und Zelande geliehen und vorgestreckt haben“; beigefügt von andrer Hand (Joh. Casimir?): „ja auch sein aigen fleisch und blutt nit verschont, sonder darzu geopfert.“

et cependant pour plus grande assurance qu'ilz conseignent et Sept./Okt. mettent entre les mains de leus Exc^{es} pour hypotecque quelques terres ecclésiastiques ou séculières seigneuriales, dont leur Exc^{es} à petit à petit se puyssent payer eulx-mesmes.

Au demeurant N. N. aura l'oeyl à l'apparence de l' - - - - que prendront les affaires publiques au Pays-Bas par une paix. Car comme il est vraysemblable que ceulx du Pays-Bas ne se rengeront jamais plus soubz une puyssance absolue du roy de Spaigne et moigns soubz le gouvernement des Espaignolz, dont ilz n'auroyent que d'attendre continuelles troubles, ains qu'ilz tascheront à une liberté soit semblable à celle des Suysses ou celle des villes impérialles qui sont en Allemaigne⁴), N. N. comme de soy-mesme, usant de la prudence que dieu luy dorra, leur pourra conseiller au meilleur et plus seur party, dont la gloire de dieu puyse estre le plus illustrée, le repos de la républicque christienne plus espéré*) et le bon droict et tiltre que leur Exc^{es} ont à quelques endroictz partyes du dict pays,⁵) joint leur mérite soit recogneu et respecté.

D'autre part que ainsi soit qu'on voyt ordinairement en tout temps la vérité du vieu proverbe qui dict: Difficilia que pulchra; et par ainsi en cas que N. N. apprendra, que bonne paix et repos publicq n'est à espérer, ains la continuation d'une guerre pour quelque temps, et que aultrement il n'y aura poinct ordre d'accabler entièrement un tast d'Espaignolz qui troublent le Pays-Bas ou les contraindre de sortir le pays, icy N. N., s'il apperchoit en eux quelque lâcheté de courage, leur remonstrera, qu'en cas qu'ilz commenchassent ores à défaillir tant quant au courage que volonté de durer et continuer jusques à la fin, que tout ce qu'ilz ont fait et enduré par cy-devant, seroit en vain et décourageroyent ceulx qui voyent leur vouloir prester la main fidelle. Et pourtant leur ayant renvoyé à leur propre symbole qui dict: Bellum pace dubia securius⁶), il les exhortera non seulement de continuer en courage de masle, mains aussi de mettre à ce coup le verd et le sec et d'employer libéralement leur moyens restans, dont ilz puyssent achapter le vray chapeau de liberté et éviter la servitude insupportable extérieure et intérieure de la conscience, à laquelle ses Espaignolz tyrans taschent les rédiger ignominieusement.

Et à ce propos duyra fort bien la remonstrance du malheur qui est advenu à ceulx de Sirixée⁷); auquel ilz ne fussent jamais tombé, si de bonheure ilz eussent libéralement pourveu et victu-

*) Am Rand: „Haec habeat in scrinio pectoris.“

Sept./Okt. alié leur ville de vivres nécessaires, dont ilz avoyent bien les moyens, comme l'expérience a monstré, lorsqu'ilz ont estez occupez des ennemis, ausquelz ilz ont bien depuys payé en contant bien deux cent mille florins, ceulx - - - qui paravant se disoyent n'avoir le moyen de trouver XX^{tz} florins pour achapter de bon heure des vivres nécessaires.

Or les trouvant N. N. délibérez de continuer la guerre pour obtenir le susdict effect, à fin de les assurer de la continuation de la piété paternelle et bonne affection envers eulx de leur Exc^{es}, s'ilz déclairent de désirer que monseigr le duc Casimir leur monstre du faict semblable fidélité et bénéfice, comme il a dernièrement déclaré à ceulx de la religion réformée en France, N. N. leur assurera de la part de son Exc. sa promptesse et bonne volonté, y estant - - - requiz et deument appellé et invoqué à les secourir*).

Et conséquamment N. N. entrera alors avec mon dict s^r prince et les estatz en communication, sur quel pied et fondement, avec quelles forces et quant ilz désireroient que cela fust faict. Dont en après le dict N. N. nous viendra faire rapport en toute diligence, ammenant avec luy quelque personnage de qualité, avec laquelle on puyse de leur part arrester et conclure ceste négociation.

Finalemment N. N. leur remonstra [!], combien qu'il sera nécessaire (singulièrement en cas qu'il sera question de continuer la guerre) de dresser des intelligences, correspondences et mesmes ligues et confédérations avec certains princes, princesses, républicques et villes**), et que pour cest effect est dressée la légation en Angleterre (où doibt estre envoyé N. N. et avec lequel N. N. tiendra bonne correspondence), item la légation en Gelre, en France, en Pologne, Denemarck, Danswyck et Constantinople.“⁸)

Idstein, Dillenburger Archiv, Corresp. von 1581. Conc.

1) Die Abfassung dieses undatirten Entwurfs fällt in die Zeit nach dem zweiten französischen Zug Johann Casimirs und vor dem Tod Kf. Friedrichs; über die damalige Absicht der Pfälzer, in den Niederlanden zu interveniren, vgl. oben p. 182.

2) Hier verhandelten Bevollmächtigte des Prinzen von Oranien und der Staaten von Holland und Seeland auf der einen, des Königs von Spanien auf der andern Seite von Anfang März bis Mitte Juli 1575, ohne eine Verständigung zu erzielen. Dagegen wurden im Herbst 1576 von den niederländischen Ständen auf eigene Faust ohne jedes Zutun der spanischen Regierung jene Verhandlungen eingeleitet, die zunächst zu der gegen Spanien gerichteten Genter Pacification (8. Nov. 1576) führten.

*) Am Rand: „Nota: de n'oblier, sur quelles conditions une telle vocation seroit d'accepter à monseigr le duc Casimir.“

**) Am Rand: „Poulogne. Danswyck. Denemarck.“

3) Ueber Kf. Friedrichs Darlehen an Oranien vgl. oben p. 48; 51; Sept./Okt. 109 A. 2. Nach der dort citirten Werbung bei den Deputirten von Holland und Seeland, 16. Juli 1578, betrug die Schuld der Staaten an Kurpfalz 45000 fl., wovon übrigens die eine Hälfte (22000) vom Grafen von Hanau, die andere von den kurpfälzischen Kirchen vorgestreckt worden war (van de Spiegel, onuitgegeven stukken I, 35 ff.). Wie Graf Johann auf der einen Seite von Kurpfalz gedrängt wurde, auf der andern die Staaten von Holland und Geldern nur langsam und mit Mühe zur Rückzahlung veranlassen konnte, zeigt seine Correspondenz aus den Jahren 1579 und 1580 (Idstein; vgl. van Hasselt, Stukken voor de vaderlandsche historie IV, 155/6); er fürchtete das Amt Siegen, das er als Pfand eingesetzt hatte, ganz an Pfalz zu verlieren. Noch am 10. Juni 1580 schreibt ein kurpfälzischer Abgeordneter, Balth. Schmitz, aus Köln einen drohenden Mahnbrief an den Grafen.

4) Die Pfälzer wurden bereits damals an manchen Orten nicht nur als ständige Verbündete der Rebellion, sondern geradezu als bewusste Gönner republikanischer und demokratischer Bestrebungen angesehen; vgl. oben p. 179. Kurz darauf berichtet Pf. Elisabeth ihrer Mutter, die Räte hätten ihrem Gemahl vorgeschlagen, er solle sich ganz in die Schweiz zurückziehen (Kl. Ehe p. 52). Mit der Befürwortung eines „schweizerischen“ Föderalismus in unserm Entwurf stimmt die nachmalige Haltung Johann Casimirs in den Niederlanden völlig überein; Beutterichs Pamphlet „le vray patriot“ vom J. 1579 erklärt die Errichtung einer Eidgenossenschaft für „das einzige wahre Heilkrout gegen das spanische Gift.“ Erinnern wir uns, dass Hotman seine Francogallia dem Kf. Friedrich gewidmet hatte.

5) Dies kann sich wohl nur auf die confiscirten Güter Brederode's beziehen, deren Restitution seine Wittwe, Friedrichs zweite Gemahlin Amalia, beanspruchte (Prinsterer I. 5, 464).

6) Legende einer beim Abbruch der Verhandlungen von Breda 1575 geschlagenen Medaille (ebd. 259).

7) Zierixsee capitulirte am 29. Juni 1576.

8) Es scheint nicht, das irgend eine der hier aufgeführten Sendungen wirklich stattfand; ihre Zusammenstellung zeugt übrigens von der damaligen Beschäftigung der pfälzischen Politik mit umfassenden Combinationen.

2. Kurfürst Friedrich an Pfalzgraf Ludwig.

24. Okt.
Heidelbg.

Hat schon am 14. über seine Leibsgelegenheit geschrieben, die sich seither merklich verschlimmert hat; er weiss nicht, wie es der liebe Gott mit seinem Zustand schicken wird. Hat schon mehrmals sein Verlangen „zu D. L. gegenwart, auch anschauungen deren gemahel und kinder unser geliebten enklein“ kund gegeben und wünscht jetzt um so dringender L's Anwesenheit; Joh. Casimir ist seit etlichen Tagen bei ihm. L. soll sich so bald als möglich sammt Gemahlin und Kindern (falls dies angeht) hieher verfügen und ihm in seinem Zustand söhnllich beiwohnen¹⁾.

Me. 987. Cop.

1) Noch am 25. Okt. wurde Credenz und Instruktion für einen an L. abzufertigenden Rat verfasst. L. Antwort, Amberg 28. Oktober, lehnt unter Hinweis auf sein und seiner Gemahlin Uebelbefinden die Bitte des Kf. ab und hofft auf Gottes Hülfe.

28. Okt.
Rothen-
berg

3. Landgraf Wilhelm von Hessen an Kurfürst Friedrich.

Teilt Copie eines ausführlichen Entschuldigungsschr. mit¹⁾, das Kursachsen zur Erklärung seiner Absonderung in Religions- sachen auf dem Reichstag an ihn und vermutlich auch an die übrigen Stände der A. C. gerichtet hat. Bittet um vertrauliches Gutachten über die darin enthaltenen gewichtigen Argumente. Schickt nieder- ländische Zeitungen (Intercession von Jülich und Lüttich für die gefangenen Herren); Jülich hat sich doch früher Egmonts und seiner Leidensgenossen gar nicht angenommen.

Ma. 544/13 f. 191. Cop.

1) Ebenso Herzog Julius von Braunschweig in einem gleichfalls an Kurf. Friedrich adressirten Schr. vom 7. November (ebd. f. 192 ff.).

7. Nov.
Zapfen-
burg

4. Landgraf Wilhelm an Kurfürst Ludwig.

Condolenz. Ermahnung, in Verteidigung des Evangeliums und der deutschen Libertät in die Fusstapfen des Vaters zu treten¹⁾, die Reformation der väterlichen Kirchenordnung mit möglicher Schonung vorzunehmen, sich unter keiner Bedingung von seinem Bruder zu trennen.²⁾

Marb. Pfalz R. A. Conc. (im Auszug bei Rommel V, 586 A. 81.)

1) Mit dieser Ermahnung entsprach der L. fast wörtlich einer Bitte Johann Casimirs, der ihm unter dem 28. Oktober (Kl. II, 1028) das Ableben des Vaters mitgeteilt und ihn ersucht hatte, den Bruder aufzufordern, er möge in die Fusstapfen des Vaters treten, „so uns brüdern und andern die bahn gemacht und das eis gebrochen“, und sich von schädlicher Aenderung hüten. Die Antwort Wilhelms an J. C. vom 6. Nov. Me. 991. Acta post obitum Friderici 3. II. f. 16 ff. Or.

2) Ueber die Art und Weise, wie seine Gesandten dem Kf. möglichste Behutsamkeit in Sachen der Religion ans Herz legen sollten, spricht sich W. des Näheren in einem Schr. vom 9. Nov. an seinen Kanzler Dr. Reinhard Scheffer aus. Er wünscht, der Kf. möge zur Durchführung einer Reformation Theologen gebrauchen, die bisher nicht gegen die Heidelberger geschrieben, wie Dr. Mirus oder den hessischen Superintendenten Dr. Weyer, nicht Andreaä, Selnecker und ähnliche Leute; er solle allenfalls die Austeilung von Hostien, aber nicht förmlich papistische Bräuche wiedereinführen. Wenn es den Gesandten „unoffendilich“ erscheine, könne man den Kf. seiner schwachen Natur und des möglichen Falls erinnern, dass Johann Casimir dann nach der goldenen Bulle die Administration übernehmen und neue Aenderungen vornehmen würde. Vgl. Rommel a. a. O. Wie sich W. dabei vor dem Schein einer Hinneigung zum Calvinismus zu wahren suchte, wurde oben p. 45 A. 2 erwähnt; vgl. seine Vorsichtsmassregeln gegenüber Kf. Friedrich, als ihn dieser um Mitteilung des Torgischen Buches ersucht hatte, Heppe III, 162/3. Trotzdem begrüßte ihn Beza nach dem Tod Kf. Friedrichs als dessen Nachfolger in der Beschirmung der Kirche („quum ad tuam pene iam unam Cels. hae partes redierint“). Beza an L. Wilhelm, 25. Nov. 1576, Heppe, Epistolae, quas Th. Beza ad Willhelmum IV. — misit, Marb. 1860, p. 6).

5. Memorial Johann Casimirs für eine Unterredung November
mit Kurfürst Ludwig. ¹⁾

(Das väterliche Testament; Motivirung seines Festhaltens am väterlichen Bekenntniss; Gründe gegen eine gewaltsame Aenderung in Sachen der Religion.)

(„Instruction, wess man sich nach eröffnung des testaments zu verhalten.)

Wan das testament geoffnet und der churf. anzeigen wollte, das S. Ch. Gn. die confession den chur- und fursten nit wisten zuzuschicken, darauf muessen I. Ch. Gn. ursach anzeigen entweder das solche wider sein gewissen, oder sei meins gnedigsten herrn seligen bekantnuss nit gewesen, sonder von D. Eheim oder eim andern gestellt.

Antwort.

Ich kann aber solches nit underlassen:

1) von meins gewissens wegen, dieweil ich die confession vor gott recht und gottes wort gemess halt;

2) von wegen unsers herrn vatters bevelch und sein letzten willen zu gehorsamen;

3) zu errettung I. Ch. Gn. ehr, das die nit als ein ketzer, sonder als ein christ gestorben;

4) zu trost seiner armen hinderlassenen wittib, erbauung seiner hinderlassenen kinder und sterkung irer hinderlassenen undertanen und aller christen in und ausser Teutschlands;

5) zu erhaltung des erworbenen friedens in Frankreich, zu dem I. Ch. Gn. mich als ein werkzeugk gebraucht, welcher sambt den armen christen daselbst ein greulichen stoss leiden wurden, wo dem geschrei nit gesteuert, so von I. Ch. Gn. ausgossen wirt, das solche bekantnus nit rein oder gottes wort gemess und nit ir bekantnus sein, sondern von etlichen iren leuten deren beredet worden sein solten.

6) Wan sie gleich von eim andern gestellt, so ist sie doch S. Ch. Gn. confession, dieweil man weiss, das I. Ch. Gn. der gewesen, so solche zu stellen bevolen; sonsten muessen auch alle bevelch nit churfurstlicher will sein, die I. Ch. Gn. nit selbst mit eigener hand gestellt oder geschrieben hetten. ²⁾

Hergegen:

Kan ich meinen herrn brudern nit underlassen zu erinnern und freundlich zu warnen, wo I. L. als der successor in der chur der kais. Mt., auch chur- und fursten solche nit communiciren und aber solches durch mich geschehen muss, das hierdurch sonderlich

November den Papisten ursach zu frolocken gegeben wurd, das sie sehen, das wir bruder in religione getrent; welches wa möglich zu vorkommen guet were und geschehen konte, wan E. L. [!] schlecht vermog unsers herrn vatters letzten willen solche confession hetten der kais. Mt. und allen chur- und fursten zugeschickt, dan je nit die schlechte zuschickung, sonder die guethaissung allein E. L. [!] gewissen beschweren kan.

Zum andern, do I. Ch. Gn. wurden abschlagen, vermog testaments weiland meins gnedigsten herrn kirchenordnung, catechismum, almusen und andere ordnung zu halten, sonder die abzutuen, item do I. Ch. Gn. wolten uff abstellung der kirchenräte ampts beharren, auch kirchendiener absetzen und uffstellen, werden sie ursach anzeigen:

- 1) solche seien wider ir gewissen;
- 2) man müsse gott mehr gehorchen dan den menschen; sie hetten irem herrn vattern solches selbst gesagt, sie muesten mehr uff gott und die undertanen sehen dan uff I. Ch. Gn. als den vatter;
- 3) sie hetten irem herrn vattern bei iren lebzeiten nit eingeredt, was die getan; sie kunten ir auch nicht einreden oder ordnung geben lassen.

Antwort.

Ich kan nit underlassen, catechismum, kirchenordnung, ehepolicei, almussen und andere ordnung zu halten, allermassen wie die uffgericht:

- 1) meins gewissens halb, dieweil die gottes wort allerdings gemess seind;
- 2) unsers herrn vatters testaments und letzten willens halben, und dieweil ich mit der tadt erfaren, wan ich meins herrn vatters rat und bevelch gevolget, das mich gott der herr gesegnet hat;
- 3) dieweil auch weder die kais. Mt., churfursten, fursten und andere, sonderlich aber die A. C. verwandte stende solche weder mit gottes wort noch sonsten haben können umbstossen, sonder S. Ch. Gn. die vor inen allen mit furlegung der bibel und A. C. gegen menniglich behaubtet, die auch gott bis in sein todt bestendiglich und unangefochten dabei erhalten, ja ime auch ehr, rum und segen reichlich desswegen verliehen;

4) dieweil ich auch nimmermehr meinem herrn vattern die unehr antuen kan, dasjenige, so S. Ch. Gn. mit so vil muhe, arbeit, beten und seufzen zu gott, mit so grossem unkosten, mit rum der ganzen welt und einem aufrichten runden gewissen fur gott, wie dan sein ruiger abschied bezeuget, angerichtet, uff einmahl ohn-

überzeugt und unüberwiesen, das darin der wenigst irtumb, über November ein haufen werfen kan;

5) das ich auch hierdurch, da ich es tun hülfe, mich selbst und alle meine bishero gepflogene handlungen zu nicht machen und für der ganzen welt zu schanden wurde, als ob ich bei lebzeiten unsers herrn vatters I. Ch. Gn. zu gefallen und nit von herzen aller derselben handlungen, reformation und entlich den zugen in Frankreich (welcher furnembst ziel gewesen ist die erhaltung und fortpflanzung eben der religion, so I. Ch. Gn. gewesen) beigewonet, jetzt aber nach irem todtlichen abgang so wendete ich den mantel nach dem wind und endere die religion, das als alle historien meiner unbeständigkeit wurden voll sein.

6) Über solche jetzt erzelte meine eigene schand wurde auch erfolgen, das ich meniglichen in und ausser teutschen landes, in Frankreich und anderen konigreichen ergernus und anstoss geben wurde, welche viel ein anders von mir gewarten.

7) Diesem ergernuss wurde auch nachvolgen der schaden, nemlich die zerruttung des gemeinen stillen und ruwigen wesens, so weiland unser gnedigster herr und vatter in der Pfalz angerichtet, das gott lob kein zweitracht, kein gezenk unter den theologis in der Pfalz uberig, sonder alles gestillet und das geistlich und weltlich regiment in gueter ordnung und schwank gehet.

8) Ich wurde auch ursach geben, das der mit so viel muhe und arbeit durch gottes gnadt erworbene frieden in Frankreich genzlich wider zerruttet, in dem das die Papisten und friedhessigen durch meinen abfall und solch exempel andere desto mehr zu undertrucken und zu verfolgen genzlich gesterket, die christen betruebet und kleinmuetig gemacht und also leicht wider zum krieg und unruhe ursach genommen werden mochte; daraus hernach erfolgen beschwerliche durchzuge im reich, verlust der nachparlichen correspondenz, deren man sich uff alle nottfell bei Frankreich und dero religionsverwandten zu getrösten, verlierung und inziehung der gueter in Frankreich, so der konig mir zugestellt, verlust meiner bezahlung, verlust dern schulden, so der Pfalz noch ausstendig.

9) Zu dem, so ich von solcher lehr und bekantnuss abfiele, bin ich gewiss, dass ich von allen gueten getreuen leuten, so mir bishero in und ausser Teutschland gedienet, denen auch gelegenheit der Pfalz, des reichs und anderer nationen bekant, verlassen und mit neuen unbekanten unerfarnen leuten mich mueste gefast machen, daraus ich dan dessen hochsten nachteils zu gewarten.

Aus diesen oberzelten wichtigen und andern mehr ursachen, von dern wegen ich von dieser lehr und unsers herrn vatters seligen

November testament nit kan abweichen, kan auch ich E. L. [!] bruderlich und freundlich und bei der hochsten warheit, die ich vor gott hiermit bezeuge, keins wegs raten, das sie so geschwind unerkant der sachen in kraft ires oberkeitlichen gewalts enderung in kirchen und schulen in der chur mache.

Dan obwol E. L. fur sich einer andern meinung vom heiligen abentmahl des herrn, so ist doch solches kein ursach, das sie darumb sollen alles abstellen, was mit derselben meinung nit zustimmt. Dan das were ein schwer ding, das sovil menschen gewissen in einer landschaft eines herrn gewissens halben muessen beschwert und so oft ein neuer herr, so oft ein neue religion angestellt und geduldet werden. Und ob wohl wahr, das unser freundlicher und gnediger lieber herr vatter seliger gedechtnuss enderung furgenommen, so ist doch solches nit in der ganzen religion, sonder einem einzigen puncten des nachtmals des herrn halben allein und nit aus irem eigenen willen, und gutduncken, sonder uff stadtlische vorgehende handlung und colloquia aus gottes wort furgenommen und behaubtet worden.

Vermeinen dan je E. L. und ire theologen, das sie uf besserm grund stehen dan weiland unser herr vatter seliger, ich und die ganze universitet alhie, alle kirchen- und schuldiener dieses landes und der groste teil der undertanen, so handeln E. L., wie von anfangk in der christlichen kirchen der brauch gewesen, halten colloquia, bescheiden die kirchendiener gegen einander fur, lassen sie offentlich gegen einander horen. Wer dan sein sach aus gottes wort besser beweisen kann, der pleib, und weiche der ander. Also tuet gott dem Adam im paradies, rufft und hort ine, ehe er ine verdampt. Also hat Constantinus Magnus getan. Also hat auch weiland unser herr vatter oftermals hie und zu Amberg getan. Dardurch werden E. L. dieser beschwerlichen nachredt geubrigt sein, das sie ires herrn vatters testament zuwider haben kirchen und schulen ohn erkantnuss und unerhort meniglich aufweniger leut anreizen uber ein haufen geworfen, welches I. Ch. Gn. sovil muhe, arbeit und gefahr gekost zu erbauen. Also tuen auch E. L. nichts wider ir gewissen, und pleibt die landschaft in stiller ruhe, und pleiben die rete und beampten, auch undertanen ruwig jedes in seiner ordnung, bis E. L. mit wolbedachtem mut die sachen fur henden nemen, die theologos gegen theologis verhoren, selbst dabei seien, wie unser herr vatter loblich getan, darzu ich mich dan auch erpiete. Also geben auch E. L. weder inheimichen noch frembden einichen anstoss oder ursach, das der frieden in Frankreich gebrochen und das alle die beschwerungen mir, den es haut und alles, was ich in

der welt hab, gekost, bis ichs dahin pracht, uff den hals fallen. November
 Dan sobald E. L. mit solchem process und abstellung aller vatter-
 lichen ordnungen volfaren und ich, wie ich dan anderst nit kan,
 der disposition mich gemess erkleret, so werden E. L. sovil be-
 schwerungen an dero gemuet und leib heufig zufallen, daraus die
 nit werden kommen konnen. Alle guete leut, die der Pfalz ge-
 legenheit wissen und der bishero umb unsers loblichen herrn vatters
 redlichen handlungen und gueten ordnung willen gedienet, die auch
 mit allen treuen und zum genauesten haben alles zusammen ge-
 halten, werden die verlassen, neue leut, die weder umb die Pfalz
 noch dero beschwerung noch die mittel, wie oder wo dero daraus
 zu helfen, sonder die nur uff sich und iren nutzen sehen werden,
 an die statt kommen. Und ehe E. L. weiss, wie ire sachen stehen,
 werden sie den mangel und den reukauf finden und werden jeder-
 man fur den kopf gestossen haben, wie dan ich meins teils dersel-
 ben in solcher zerruttung alsdan weder zu raten noch zu helfen
 wiste. So wurden E. L. etlich tausend personen muessen endern;
 ob dan andere irer besten leut sich berauben und die E. L. geben
 werden, das ist nit der prauch, und werden sie wohl befinden, was
 sie fur leut ins land bekommen werden. Da aber E. L. mit sitt-
 samkeit, erkantnuss der sachen und guetem rat handeln, so wurden
 dieselben ein stil und friedsams regiment konnen fueren, hulf und
 trost finden, wie dan uff denselben fall ich mich erpiete, das ich
 dero bruderlich und treulich beispringen, dero meins vermogens
 raten und helfen, ja fur sie mein leib und gut darstrecken wölle,
 und wirdt der Pfalz und gemeiner religion feinden alle ursach ab-
 geschnitten uns zuzusetzen. So ist auch nit frembt, das in spalti-
 gen religionen ein andere religion den undertanen gestattet werde
 dan dern die obrigkeit selbst ist; wie E. L. an der kais. Mt. und
 andern fursten, auch bischoffen, dessgleichen dem könig in Frank-
 reich und Hispanien teglich genugsame exempla sehen, und wie
 enderung der religion sonderlich ohne handlung enderung und zer-
 ruttung des ganzen regiments bringt, darob sich E. L. zuspiegeln.
 Und kan allen durch mich, wo E. L. solches gefellig, und die rate
 das angestellt werk continuirt werden, das E. L. gewissen gar nit
 beschwert.“

Me. 991. Acta post obitum Friderici 3. II f. 56 ff. Conc.

1) Diese Aufzeichnungen, obwohl nur für den mutmasslichen Gang einer Auseinandersetzung mit dem Kf. entworfen, sind doch als unmittelbarer Beleg für J. C. Stimmung wertvoll. Die Testamentseröffnung, vom Kf. immer wieder hinausgeschoben (vgl. die „verzeichnuss“ über ein hierauf bezügliches Anbringen bei J. C., geschehen im Namen des Kf. durch den Herrn von Speinshart, Köttnit und Schwartzmair am 22. Nov. ebd)

November erfolgte endlich auf das kategorische Verlangen J. C. am 24. November; auf die Anregung J. C. wegen dessen, was laut des Testaments an die Kff. und Fürsten gelangen zu lassen [Artikel 1. und 30.], entgegnete der Kf., er habe wegen Geschäftsüberhäufung das Testament noch nicht durchlesen können, wolle aber diesen Dingen mit Ernst nachdenken und sich in dem unverweislich erzeigen („Faut zu Heidelberg ubergibt summarie, was sich bei eröffnung der vatterlichen disposition und darnach verlaufen“, 25. Nov. ebd.).

2) Dies spricht doch gegen die Vermutung Kluckhohn's (das Testament Friedrichs des Frommen, abgedruckt aus den Abhandlungen der Münchener Akad. der Wissenschaften III. Cl. XII. 3, p. 12/4), dass Friedrich die Confession selbst verfasst habe.

12. Nov. Weiden-
hain 6. Kurfürst August von Sachsen an Kurfürst Ludwig
(Condolenz. Rät zur Beseitigung des Calvinismus und Vermeidung der ausländischen Händel.)

„Mein freundlichen dinst und was ich iderzeit liebes und guttes vormack. Hochgeborner furst, freundlicher lieber vetter, schwager und sonn! E. L. schreiben, dorin sie mir derselben hern vatters weilant pfalzgraß Friderichs churfursten milder gedechtnus totlichen abgank vormelden, habe ich heut dato den 12 dises monates freuntlich empfangen, habe mit E. L. auch dises fals halben ein christliches mitleiden. Weil aber das sachen sein, so mit keinem harrn herwider zu bringen, so werden sich E. L. als ein gotseliger christlicher furst mit gedult dem willen des allerhochsten unterwerfen und dem trauen gott heimstellen. Und die weil durch diesen fall die chur Pfalz an E. L. gefallen, so wunsche ich E. L. zu sollicher dingnitett gottes Segen und alle zeitliche und ewige wolfart. Und bitte E. L. zum freuntlichsten, sie wollen ihr in ihrer iczo angehenden regirunk das reine unvorfelste lauter wort gottes in ihren landen zu pflanzen und vortzusetzen je nicht unterlassen, auch allen Calvinisten steuren und weren, das sie in derselbigen landen nicht mer leut mit irem gifte beschmeissen, in zeiten abhelfen. Und dormit ich mein treues herz, so ich zu E. L. trage, gar ausschutte, so bitte ich auch E. L. selbest zum besten, E. L. wollen sich in die ausländischen hendel nicht mengen, es gesche auch gleich in was schein es wolle, so werden E. L. sunder zweifel eine ruige regirunk und gutt gewissen haben und behalten. Und bit nach einmall E. L. ganz freuntlich, sie wollen meine trauerherzige ermanunk jo nicht anders als christlich und wol gemeint von mir verstehen und aufnehmen. Do auch doruber E. L. mit dem geringsten solten beschwert werden, es were auch gleich von wem es wolt, so sollen E. L. gewisslich sich das zu mir vorsehen, das ich derselben die hulfliche hant treulich bitten und bei derselbigen, was ich im wammes habe, willick zusezen will. Die ich

hiemit dem treuen gott in seinen schutz will freuntlich befolgen 12. Nov. haben.

Datum Weydenhan, den 12. novemb. anno 1576.

E. L. trauer vetter, schwager und vatter

Augustus churfurst.“

Me. 987. Des Ch. Friedrich Ableben betr. 1576. Eigh.

7. Bischof Marquard von Speier an den Kaiser.

17. Nov.
Speier

Auf dessen Schreiben vom 9., betr. eine Kriegswerbung, welche durch Johann Casimir getrieben und in die Niederlande gerichtet sein soll. Allerdings gehen solche Reden unter dem Pöbel; er hat noch nichts Gewisses davon vermerkt, will aber weiter nachforschen und berichten.¹⁾

Wh. Kriegsacten. Or.

1) Dass Oranien damals eventuell auf Johann Casimirs Hülfe zählen zu können glaubte, beweist die durch Marnix an die Generalstaaten gebrachte Vorstellung des Prinzen, 24. Nov. 1576 (Bondam, Verzameling van onuitgegeevene stukken I, Utr. 1779, p. 192).

8. Ursinus an einen Ungenannten.¹⁾

24. Nov.
Heidel-
berg

„Ill^{mus} successor est animo a nobis tam alieno, ut magis non possit esse, instigatus a multis, quorum arbitrio si res agerentur, multo durius quam Missnice haberemur [?]. Nobilitas, praefecti, magistratus, maior pars populi sunt nobis infensi, alii neque intelligunt neque curant religionem, pars minima nobiscum gemit et ea, quae nihil potest. Johannis Casimiri bona quidem adhuc apparet voluntas, sed parva rebus succurrendi facultas.

Hic nullis precibus obtineri potuit, ut funebrem concionem haberet Tossanus.²⁾ Habuit ergo eam concionator, quem ill^{mus} secum adduxit, satis tamen modeste. Postridie suam item funebrem habuit Tossanus frequentissimo auditorio, praesente Casimiro, sorore et noverca. Nam ut adesset ill^{mus} exorari non potuit. Exemplar concionis mitto.³⁾ A consiliariis non iuramenta, sed tantum dextrae sunt acceptae, ut pergat quisque in officio et patri data fide usque terminum sui anni. Senatui etiam [?] ecclesiastico interdictum, ne quem ecclesiae aut scholae ministrum recipiant nec aliquid edicerent usque ad aliam declarationem. D. Olevianus die funeris habuit concionem, in qua digressus ad coenam domini hortatus est populum, ut perstet in confessione principis defuncti. Vellem non fecisset. Nam ea concio est reprehensa tamquam non pacifica. Interdictum D. Oleviano, ne concionetur nec scribat nec ingrediatur paedagogium neque colloquia vel conventus habeat neque oppido exeat usque ad aliam declarationem sive mandatum. Interea iuramenta solemnissima sunt praestita hic et in vicinis oppidis Viae montanae. Religionis mutationem deprecatae sunt, qui hic in monte habitant sub arce, et Weinhemiani; aliorum nemo praeter Olevianum et Tossanum.“

Letzte Sonntagspredigt des mit dem Kf. gekommenen Geist-

24. Nov. lichen. „Dixit, graves rationes reddituros deo illos, qui veritatem per philosophicas artes corrumpunt, et principes, qui hoc ferunt, et parentes, qui suos liberos patiuntur ab illis seduci. Praeterea nihil asperum. Sed in aula virulentae conciones habitae. Rumores de Casimiro adhuc quidem falsi sunt et speramus fore deinceps.⁴⁾ Tossanus privatim concionatur in aula viduae principi; eius concionem audit cum sorore Casimirus. Ad alias non accedit. Excusavit se electori petenti, ut ipsius concionatores audiat, se non posse sine multorum scandalo, cum elector nostrorum conciones audire recuset; sic enim fore, ut plerique putent ac dicant, eum a sententia, in qua est educatus et quam veram esse indicat, defecisse. Promittit constantiam et studium res mitigandi, quantum possit. Veremur autem, eum parum posse praestare. . . Testamenti apertio etsi petitur, tamen ante abitum obtineri non potest. Itaque de his, quae quaeris, minime [?] sciri certo potest. . . . Audio tamen illud, quod de praefecturis scribebas, sic esse. Itaque si removeamini, fortasse non deerit locus. Salutatur vos D. cancellarius et hortatur, ut omnia modestissime fiant a nobis et tamen constanter et cordate.“

Gotha. Bibl. Chart. A. 46 f. 131. Cop.

1) Die neueren Darstellungen der lutherischen Reaktion in der Rheinpfalz (bei Struv, pfälz. Kirchenhistorie p. 293 ff., D. L. Wundt, Magazin für die Kirchen- und Gelehrten-gesch. des Kurfürstentums Pfalz II, 71 ff., Häusser, Gesch. der Pfalz II (2. Aufl.) 85 ff. Heppe III, 191 ff.; Sudhoff p. 419 ff., Gillet II, 146 ff.; Hautz, in versch. Schriften) haben die reiche Correspondenz der beteiligten Theologen und Gelehrten, wovon hier nur eine Nummer Platz finden soll, noch lange nicht erschöpfend verwertet.

2) Ueber Daniel Tossanus (Toussaint) vgl. Melch. Adami, vitae Germ. Theolog.; la France protestante IX, 400 ff.

3) Von den beiden offiziellen Leichenpredigten erschien die später gehaltene des Tossanus zuerst im Druck: „Leichpredig, so zu begrebnuss . . . herrn Friderichen . . . ist gehalten worden durch I. Ch. Gn. hoffpredigern M. Danielem Tossanum, den 12. tag des monats Novembris anno 1576“. Die Fassung des Titels, die allerdings nicht ganz richtig ist, erregte den besonderen Zorn des Kf. Ludwig, der sofort die Publication der von seinem Prediger Johannes (nicht Paul!) Schechsius bei der eigentlichen Leichenfeier gehaltenen Predigt befahl (Bericht Bidenbachs s. u.): „Eine christliche und einfältige predigt, gehalten bei dem begrebnuss . . . herrn Friedrichs . . . auf den 11. tag novembris zu Heydelberg; durch . . M. Johannem Schechsium, damals Ch. G. pfaltzgraff Ludwigs etc. predigern“ (angehängt die Predigt des Barth. Hoffmann, Prediger von J. C. Gemahlin, über das Sonntagevangelium; beide Predigten dem Kf. und J. C. gewidmet), Heidelb. 1576.

4) Das Gerücht vom Uebertritt J. C. zu den Lutheranern, das uns im Folgenden noch begegnen und womit in den Leichenreden des Reuter und Tossanus auf J. C. sein Wahlspruch: „Constanter et sincere“ in Beziehung gebracht wird. Ueber die Hoffnungen seiner lutherischen Gemahlin vgl. Kl. II, 668; Ehe p. 51 ff.; über die Unzufriedenheit mit J. C. Haltung in streng reformirten Kreisen z. B. Languet an Camerarius 17. Juli 1577 (p. 181); Prinsterer I. 7, 551.

26. Nov.
Heidel-
berg

9. Zuleger an Beutterich.

„Monsieur et frère! Ich hab den botten zwen tag uffgehalten, vermeinend ich wolt euch ein schreiben vom herzogen schicken, do-

rin ir alher beruffen würden.¹⁾ Aber er ist so verwirret und wustet man alhie also, das wir schier nit bei uns selbst seien. Ich halt aber, ir teten nit ubel, das ir alher rittend und sehet, ob ir etwas in der bewussten sachen kündt anzettlen; dan wahrlich das arm freulin ganz weissloss, wi ir wol, wan ir di personen, in dero hend sie gefallen, bedenket, zu betrachten hapt. Und sonderlich künt ir solches nunmehr tun, dieweil Don Ioan d'Austria albereit zu Lutzelburg ankomen, wie ir vielleicht schon werdet verstanden haben, und wir gewisse kundschaft davon haben; ist mit 5 pferden durchkomen.²⁾ Elector plane patris ordinem invertit, ecclesias perturbat et se perdit; vereor, ne magnam sue existimationis iacturam faciat. Haec in summo maerore ad te scribo. Olevianus dimissus, senatui ecclesiastico offitio interdictum est. Tossano etiam concio civica interdicta; alii ex agro Wirtembergico et aliunde accersentur, qui singuli suas sectas secum ferunt. Ego nisi Casimiri essem, iamdudum fuissem in vinculis.³⁾ Cancellarius heret, interim se fortiter gerit. Heri ore et scripto fuit a summo consilio admonitus, ne se perdat hac mutatione, sed fuit male accepta admonitio. Juxta biduum hinc discedet, redibit Ambergam elector. Got weiss, was nach seiner widerkunft wird fur ein regiment werden. His vale... Der herzog hatt gestern gesagt, das ich euch solt alher beschreiben; aber ich hab vermeint, er solt euch selbst schreiben lassen; das ist nit beschehen. Ich hielt doch furs best, ir kemet. Saluta tuam nostro nomine.“

Mb. 90/12 f. 76/7. Eigh.

1) Beutterich war laut seiner Empfangsbestätigung vom 3. Dezember zu Betoncourt; es existiren vier Orte dieses Namens im Dep. Haute-Saône (Jeanne, Dictionnaire géogr. de la France, 2. éd. Paris 1869) p. 263).

2) Don Juan d'Austria, der Nachfolger des am 5. März 1576 gestorbenen Requesens in der Statthalterschaft der Niederlande, war am 4. November in Luxemburg eingetroffen (Havemann, das Leben des Don Juan d'Austria, Gotha 1865, p. 208).

3) Am 8. Dez. schreibt Kf. Ludwig an J. C., Zuleger habe ihn in Religions- und andern Sachen gegen sein Gewissen und helle Wahrheit verunglimpft, „inmassen solches seine schriften und gedicht, so er uns vor der zeit zuschieben lassen, ausweisen“; da er sich nicht selbst rächen will, befiehlt er solches alles dem lieben Gott mit christlicher Geduld, erteilt übrigens J. C. den Auftrag, dem Z. befehlen zu lassen, dass er seinen Unterhalt anderswo suche. J. C. entschuldigt sich in einem Schr. vom 18. Jan. 1577, dass er den Z. als in Sachen seines französischen Zugs unentbehrlich und der kurf. Pfalz Gelegenheit kundig in seinen Diensten behalte. Me. a. a. O.

10. Bericht Balthasar Bidenbachs an Herzog Ludwig von Württemberg. 27. Nov. Heidelberg

(Erklärung des Kf. Ludwig in Sachen der Religion.)

Ankunft zu Heidelberg am 25. Audienz beim Kurfürsten am nächsten Tag. Der Kf., der alle bis auf den „Kettenich“ abtreten liess, fing vor Ueberreichung der Credenz zu reden an „ungefährlich in hanc sententiam:

Meinem vetter und bruder etc. hab ich geschrieben umb ein

27. Nov. theologum, und ob ich woll doctor Schnepfen begert,¹⁾ so hab ich doch woll vermuten mögen, das man desselbigen bei der hohen schul nit woll möge entraten, und es derwegen zu S. L. gestellt, mier disen oder ein andern zu schicken. Das nun ir komen seien*), tue ich mich gegen meinem vetter und bruder freuntlich bedanken und sihe euch gern, dan wier einander lang gekennet etc. und ich woll weiss, das ir bei meinem geliebten herrn und vetter herzog Christoff, woll herkomen, und hab noch ein gnedig gut vertrauen zu euch.

Nun wisst ir, wie die kirchen in der churf. Pfalz vill jar her übel verwundt und grosse unordnung fürgeloffen.

So will ich nun das reich gottes am ersten suchen und sehen, das meinen undertanen gottes wort lauter und rain fürgetragen werde, auch die h. sacramenten vermög der ordnung und einsetzung Christi gehandelt und gereicht werden, und mich daran nichts verhindern lassen.

Und solle die lehr gerichtet werden nach gottes wort und darinnen gegründter A. C. und apologi. Und die kirchenceremonien sollen gehalten werden nach der alten kirchenordnung herzog Otten Heinrichs,**) und solches darumb, das man nit sage, man mach etwas neues, sunder meniglich sehe, das ich es beger in den alten stand zu bringen, wie es bei herzog Otten Heinrichs zeiten gewesen, und das ichs darfur halte, solche kirchenordnung seie dem wort gottes gemess und (sich gegen Kettlich wendend) dem bewussten vorstenden werk (welches ich von der sachsischen concordia verstanden***).

Und weil ich anderer meiner geschafft halben muss von hinnen verraissen, so ist mein beger, das ir bis zu meiner widerkunft das werk allhie neben euern adjuncten helfen anfahren und die predig zum hailigen gaist helfen verrichten. So soll euch dieselbige kirchen aus meinem bevelch alsbald eingeraumbt werden und die, so bisher darinnen gepredigt, genzlich abgeschafft werden, das sie derselbigen kirchen müssig gen und euch nit irren sollen. Ich will auch bevelch geben, das man das dischlin under der canzel, darauf sie ir brotbrechen gehalten, hinweg ton soll und ein altar setzen und zurichten an dem ort, da er zuvor gestanden.

Ir werdet euch wissen aller beschaidenheit zu halten und euch nit irren lassen der ander unbeschaidenheit und der gottlosen leut, die sagen, wir seien ärger als die Papisten, mit unserm brötern gott, und seien fleischfresser.

Mier ist es auch nit zu ton umb das welsch und niderlendisch gesindlin, sunder umb meine bevolne schäfflin und undertanen, wan nur die recht gewaidet werden. Ich weiss auch, das noch vill

*) Am Rand: „Verba sunt electoris. Nihil dissimulare, sed referre, quod dictum est, debui.“

**) Am Rand: „Ir Ch. Gn. haben deren herrn vatters gar nicht gedacht.“

***) Am Rand: „J. Ch. Gn. haben sonst desselbigen werks nit weiter gedacht; hab aber kein zweifel, J. Ch. Gn. werden das sechsich scriptum haben.“

guttherziger leut seien, die nach der rainen lehr seuffzen und gar guttherzig seien und gott werden danken, das inen geholfen wirt. Und die gleich den andern angehangen und mit dem bösen gift eingenomen, die werden sich berichten lassen, dan sie bisher beredt gewesen, das wir es mit den Papisten halten. 26. Nov.

Die andern muss man fahren lassen, dan Lutherus schreibt: Man soll das wort gottes den leuten fürtragen; wer nit wölle, der fahr hin.

So dörft ir euch nichts besorgen, dan ich dem obervoten allhie will bevelch geben, euch schutz und s hirm zu halten, und noch vor nacht die von der universitet und den rat der statt erfordern und inen fürhalten lassen, das euch und euern adjuncten die kirch zum h. geist eingeraumbt seie, und inen bevelen, das man euch soll unbetrübt lassen.

Und da euch etwas sollte begegnen, so sollt ir den obervoten allhie und den alten decanum ansprechen, die desshalb von uns bevelch werden haben, euch beizustön und wa von nötten, uns dessen uf der post zu berichten. Und da sie dasselbig nit wöllten tun, so sollt ir mich dasselbig berichten; kan mier das uf der gelegten post in vier tagen zukommen. Soll euch fürderliche resolution und bescheid widerfahren.

Darüber I. Ch. Gn die credenzschrift ist erst überantwort und das vermeldet, was in meiner instruction begriffen und zu berichten gewesen.“²⁾

St. Relig. Sachen: Consistorial-Acten no. 747. Eigh.

1) Vgl. das Schr. Kf. Ludwigs an den Herzog um Ueberlassung des Tübinger Professors Schnepfius, Heidelb. 18. Nov. (Or.) und die Instruktion des Herzogs für den statt Schnepfs abgefertigten Propst zu Stuttgart Bidenbach vom 23. Nov. (Conc. St. a. a. O.), ferner Sattler, Gesch. des Herzogthums Württemberg unter der Regierung der Hezogen V (Tüb. 1772), 43/4. Die Instruktion befahl Beobachtung grosser Vorsicht, namentlich in Bezug auf das Concordienwerk und auf den verstorbenen Kf. Friedrich. Ueber Ludwigs ablehnende Haltung gegen das Torgische Buch vgl. Hepp e III, 165 ff.

2) Bidenbach berichtet weiter ausführlich über seine neue Stellung und die sonstigen Vorgänge in Heidelberg.

11. Landgraf Wilhelm an Johann Casimir.

(Ermahnung zu brüderlicher Eintracht. Kf. Ludwigs ablehnende Haltung hindert ihn weitere Schritte zu tun.)

. . . „E. L. schreiben, so sie under dato den 1. decembris an mich getan, hab ich entpfangen und gelesen, du mich erstlich gegen E. L. der zuentbietung bestendiger freundschaft, daran mir nie gewaifelt, auch mains tails kain mangel sain soll, freundlich bedanken. Also hab ich auch aus dem selben schraiben E. L. freundlich erpieten und das sie sich gegen irem bruder dem churfursten dermassen verhalten wollen, damit das widertail, so die trennung zwischen euch den geprudern verhoffen, zu schanden werden sollen,

10. Dez.
Ziegen-
hain

10. Dez. mit sondern fremden vornommen. Dan E. L. daran ganz vorsichtig und waislich handeln. Es wirdts auch niemand, der E. L. guts gan, derselben anderst raten, dan da E. L. anderst teten, was deten sie anderst als das sie wider sich selbst, in tam vicina expectatione handelten? Darumb faren E. L. in dem intent immer fort und gedanken an das exemplum Masinissae und lassen sich je nit uff ainen andern sin umb ainiger ursach willen bringen; so werden sie des bischoffs von Rennes, welcher vor 9 jaren sich darauf gespitzt, und vieler irer misgonner, welche alle hirauf lauren, hoffnung prechen. Was aber E. L. freundlichs ersuchen betrifft, das ich E. L. bruder wolte erinnern, das S. L. kain enderung in der religion vornemen, auch die leute unverhort nit wolte condemnieren, wissen E. L., das ich S. L. nun zum trittenmal baid schriftlich und durch schickunge ganz embsig und ausfurlich ermanet, das S. L. nit praecipitanter hierin handeln, sonder mit gutem vorbedacht ein cristliche conciliation versuchen, auch der auslendischen kirchen einen respect haben wolt. Ich bin aber auf alle treimal so stumpf und in forma generalissima beantwortet worden, das ich nit waiss, ob ich viel danks darmit verdient. Zudem hat mir auch S. L. ausser zweien obgedachter recepisse uff andere maine schraiben magnae importantiae kain antwort geben, das ich nit waiss, obs ein stolz oder zorn oder ob sonst S. L. kain correspondenz zu halten bedacht. Dan diewail E. L. her vater als ein treuer und vorsichtiger wechter des vaterlands darvon, denke ich, wir wollen nun ein jeder das saine warten, publica negligiren und so lang uff dem hert sizen zu picken und den samen aufzuklauben und kainer den andern warnen, bis uber uns aller das netz gezogen. Darumb haben E. L. freundlich zu erachten, das mir bedenklich, ferner deswegen in S. L. zu tringen, auch viel untonlicher von baiden E. L. unerfordert gen Haidelberg zu zien und mich viel tractirens oder conciliirens zu unternemen. Werde ich aber von baiden E. L. deswegen ersucht, wil ich mich als ein freund, sofern sich main vermogen und verstand erstreckt, erzaigen, in allem dem, so zu furderung der ehren gottes, einer christlichen reconciliation und verainigung in gaistlichen und weltlichen sachen dut geraichen.

Beschlislich du ich mich gegen E. L. der mitgetailten zaitungen und berichts, wie es in Frankraich geschaffen, freundlichen bedanken; horte gerne, das sich der von Alancon der religionverwanten noch etzwas annem und der frid noch so bestendig were, wie Clervant berichtet. Ottomannus aber schraibt das contrarium. Bit freundlich, was E. L. hirvon und aus den Niederlanden ferners

haben und bekommen, mir fr. mitzutaileu, wie ich hinwieder zu 10. Dez.
 tun bedacht. Und du hirmit E. L. got befelen und bin iro zu
 dienen ganz willig.

Datum Zigenhain, den 10^{ten} Decemb. ao. 76.

E. L. treuwer vetter alzait

Wilhelm L. z. Hessen.“

Me, 991. II f. 105. Eigh.

12. Alençon¹⁾ an Johann Casimir.

12. Dez.
Blois

Condolenz; versichert Fortdauer seiner Freundschaft. Em-
 pfehlt den s^r Dorndorff, der von den letzten Kriegen her noch
 nicht bezahlt ist.

Me. 991. Acta post obitum II. f. 127. Or.

1) Ich gebrauche diesen Namen des jüngsten Valois, obwohl der-
 selbe seit dem Frieden von 1576 in erster Linie Herzog von Anjou war,
 da der frühere Titel des Prinzen in den gleichzeitigen Correspondenzen,
 ja sogar hier und da in den Akten das Uebergewicht behielt.

13. Kurfürst Ludwig an Kurfürst Johann Georg von 13. Dez.
 Brandenburg. Amberg

Ausgang der Religions- und Contributionsfrage auf dem R.-Tag.
 Kf. Friedrich beabsichtigte sich mit andern evangelischen Fürsten
 durch Zusammenkunft, Schickung oder Schreiben darüber zu ver-
 ständigen, ob sie bei der Protestation und conditionirten Bewilli-
 gung zu bleiben gedächten oder nicht. Da ihm leider eine persön-
 liche Zusammenkunft jetzt nicht möglich, das erste Ziel der Tür-
 kenhilfe aber bereits verfallen ist, bittet er um J. G. vertrauliches
 Gutachten, was zu tun sei.¹⁾

Mb. 544/13 f. 217. Cop.

1) Gleichlautende Schr. ergingen an Markgraf Georg Friedrich von
 Brandenburg, Herzog Ludwig von Württemberg, Markgraf Karl von Baden
 und Landgraf Wilhelm. Württemberg antwortete am 3. Jan. 1577, die
 Bewilligung der Contribution sei ohne Conditionen in den R.-Abschied
 aufgenommen, wonach man sich richten müsse; er habe seine Gebühr
 zum 1. Ziel bereits entrichtet. Karl von Baden erklärte sich am 8. Jan.
 mit einer Zusammenkunft der A. C. Verwandten selbst oder einer Zu-
 sammenschickung ihrer Räte in Sachen der Declaration einverstanden,
 ohne die Contribution zu erwähnen. Landgraf Wilhelm antwortete am
 18. Jan. auf zwei Schr. des Kf. (vom 13. und 17. Dezember), da Sachsen
 und Brandenburg sich zur Erlegung der Contribution entschlossen hätten,
 bitte er L. um sein und der anderen Fürsten Bedenken; übrigens sei
 seine eigene Gebühr für das erste und zweite Ziel bereits durch ein dem
 verstorbenen Kaiser gewährtes Darlehen gedeckt. Markgraf Georg Fried-
 rich von Brandenburg (an den das Schr. des Kf. vom 13. Dez. nicht ab-
 gegangen zu sein scheint) fragte am 25. Januar an, wie der Kf. es mit
 der Contribution gehalten haben und zu halten denke. In seinen Ant-
 worten an den Markgrafen vom 1. und an den Landgrafen vom 2. Febr.
 sprach Ludwig bereits sehr kleinlaut die Vermutung aus, dass die con-
 ditionirte Bewilligung „in den Brunnen fallen“ und nicht aufrecht zu halten

13. Dez. sein werde. Wie zu erwarten, lehnte auch die Antwort Kurbrandenburgs auf das pfälzische Schreiben (2. Febr.) sowohl den Convent als die Zurückhaltung der Contribution ab. (Mc. Fürstensachen CXXIII no. 1010; Ma. 544/15.)

14. Dez.
Mont-
béliard

14. Lagrandfemme¹⁾ an Beutterich.

„Monsieur! Sy la dame estoit certaine que le messenger vous en trouvez à Estrabourg, elle vous eu envoyez les almanac; mais sy en avez affaires prestement, l'on les vous envoyra à la premières occasyons. Monsieur, ses bons seigneurs, donc je vous fait mention déans mes lestres, bien volontiers il vous usse escript, més il craignoyent de se mectre en dangers et moy aussy, parquoy vous les excuserez, sy vous plaist. J'avoie encour obmys une parrolle que mons^r de Béza me dict, que le roy faisoyt encour une levée de 3000 reistre et que cella n'estoyt pas cigne d'en envoyez les siens, comme il l'a promys. Vellà se que j'avoie à vous dire davantaige; en passant par Neuchastel il arriva ung homme de Berne qui dict que monseigneur le duc Casymier avoyt envoyez ung ambassadeur à messieurs de Berne pour leur demandez troye mille homme pour aller en Bourgongne, lesquel luy estoyent accourdez. Je ne sey, sy l'est vraye ou non. Les Bourguignon il on envoyez, més je ne suys pas certain de la responce que l'on leur a fait. Je ne vous puy escripre aultres chose, synon que je vous prie derechef vous prendre garde; car l'on vous dresse embûche en plusieurs lieux. Je fusse bien volontiers aller vers vous pour dire toust, mais comme vous n'en avez donnez aulcun commandement, vellà se qui me fait tenir en la maison, où je prie le créateur, qui à vous, mons^r, doinct l'entier de voz nobles désirs.“

Mb. 90/12 f. 78. Or.

1) Ein Schr. von Syndiques und Rat von Genf an Johann Casimir vom 1. Juli 1583 (Mb. 90/12 f. 208) erwähnt „Estienne Lagrandfemme vostre serviteur“, dem sie das vom Pf. begehrte Darlehen ausgezahlt haben. Bei dem Mangel von Nachrichten über die auswärtigen Beziehungen Johann Casimirs unmittelbar nach dem Tod seines Vaters gebe ich obiges Schr. unverkürzt, ohne seinen Inhalt völlig erläutern zu können.

28. Dez
Amberg

15 Kurfürst Ludwig an Kurfürst Johann Georg.

Auf dessen Schr. vom 26. November, betreffend das Ableben Kurf. Friedrichs und seinen Regierungsantritt. I. G. wird seine friedliebende Gesinnung gegen Kaiser und Stände kennen. „Das aber der jungst in got verstorbenen kais. Mt. durch die churfürstliche Pfalz ein zeitlang allerhand widerwertigkeit begegnet, dessen sich I. Mt. zu mehrmaln beschwert haben sollen, mögen E. L. uns das zutrauen, das wir umb solche vorlaufene handlung einige sonderbare wissenschaft nicht haben, inmassen wir dan solchs mit betreibung vornemen,“ denn der Kaiser ist ihre von Gott verordnete Obrigkeit und hat allen Gehorsam (ausser wider Gottes Wort) zu beanspruchen; will sich gegen den Kaiser allezeit unvorgeflich und wie I. G. angedeutet verhalten.

Wh. Kriegsacten. Cop (von Brandenb. unter dem 20. Jan. an den Kaiser geschickt)

16. Warnungsschreiben an Johann Casimir.

Dezember

„Gnediger furst und her! Ich bin genotigt E. Gn. zu warnen, das leut bei derselben geliebten bruder seind, die I. Ch. Gn. persuadieren, E. Gn. das selbige, so E. F. Gn. hern vatter in dero letzen willen verordnet, nicht zuzulassen. Darumb derselben hohe noturft solchs zu suchen und darauf zu dringen, auch die ding an dero hern freunden gelangen zu lassen, ir treuen rat darunder zu haben, E. Gn. auch mer glimpf damit erhalten und der unglimpf auf andern bleibe. Wollen E. Gn. nit betrogen werden, so sehen sie auf ire sachen, sonst seind E. Gn. verrotten und verkauft.

E. Gn. underteniger N. N.

N^o Diser auszug ist mir bald nach meines bruder hinaufreisen von einem vertrauten gewissen ort zugeschrieben worden.“

Me. 991. Acta postobitum II. f. 73. Eigh. Cop. Joh. Casimirs.
